

- Extrait de la première partie de l'ouvrage -

**PREMIER INVENTAIRE ARCHÉOLOGIQUE,
HISTORIQUE ET ETHNOGRAPHIQUE
DE LA COMMUNE DE PÉONE (06)**

Claude SALICIS*

avec la collaboration de

Céline WINSCHEL , Germaine SALICIS** , Thierry SCHWAB****

HISTORIOGRAPHIE DE LA COMMUNE

Le site fortifié médiéval de Péone est mentionné dans les sources, entre 1232 et 1244, *castrum de Pezona* (Venturini, 1987, p. 119 ; Poteur, 2003, p. 120-121 ; 2011, ce volume), ainsi que sur le plus vieux document connu à notre disposition, une charte de 1291¹, *castrum de Pedona*. Selon diverses autres sources rappelées par André Compan, le nom de la commune de Péone apparaît dans les textes sous diverses formes dès le tout début du XIIIe siècle : vers 1200, *castrum de Pigona*, puis au XIIIe siècle, *Rostagnus de Peona*, au XIVe siècle, *Villa Peone*, et enfin au XVIe siècle, *Peuno* (Compan, 1982, p. 44). Georges Barbier ajoute *Peona* qui apparaît aux XVIIe et XVIIIe siècles (Barbier, 1993, p. 3). Les orthographes *Péonne* et *Peonne* se trouve également dans plusieurs documents du XVIIIe siècle (Fonds Città e Contado di Nizza).

La proposition d'A. Compan quant à une origine pré latine de ce nom, avec le radical *Ped-*, « falaise », trouve un double écho avec une origine ligure, *pen*, « rocher, hauteur » (Barbier, 1993, p. 3) ou gauloise, *penn*, *penno*, « tête, extrémité » (Delamarre, 2001, p. 210). Cette origine est donc largement plus ancienne que celle traditionnellement évoquée à partir des sources écrites connues, peu bavardes au demeurant sur la question, même si elles suggèrent une antériorité au XIIIe siècle par la mention d'une occupation remontant à des

* Président de l'IPAAM. Nous remercions Jean-Claude Poteur pour son aide à cet inventaire (terrain et informations sur les textes médiévaux).

** Membre de l'IPAAM.

1 Archives départementales des Alpes-Maritimes : E008 / AA1.

temps « immémoriaux ». C'est cette origine ancienne qui avait permis à A. Compan de rédiger une note assassine non dénuée d'une certaine ironie :

« A reléguer aux accessoires l'histoire d'une colonisation catalane justifiant le surnom des gens de Péone » (Compan, 1982, p. 44, n. 37).

Pour autant, force est de constater que cette commune aux origines probablement beaucoup plus anciennes que ne le suggèrent les textes est peu connue des archéologues et que très peu de sites y sont recensés. À l'exception de la fin de l'époque moderne (à partir du XVIIe siècle) et de l'époque contemporaine récemment mises en lumière sous un aspect essentiellement ethnographique (Gourdon, Gourdon, 2000), seul le « château » du XIIIe siècle, niché dans les aiguilles dolomitiques qui dominent le village, est cité au sein d'une bibliographie pauvre et presque entièrement consacrée aux périodes post médiévales.

Le baron Louis Durante affirme², en 1847, que « Des ossements et des tombeaux, trouvés au quartier de *La-Comba* et à celui du *Plan*, témoignent qu'ils étaient jadis habités. » (Durante, 1847, p. 258). La carte archéologique de la Gaule romaine (Couissin, Blanchet, 1931, n° 266) signale, à Péone, des « Ruines (rom. ?) » et « quelques monnaies dans la région » pour lesquelles ni les origines, ni les périodes ne sont précisées. Les deux informations précédentes sont reprises et amalgamées en 1978 par Michel Compan sous une rubrique pour le moins insolite (Compan, 1978, p. 162) : « Découvertes récentes [*sic*] : des tombes et des ossements ont été trouvés aux quartiers [*sic*] de la Comba et à celui du Plan, ainsi que des ruines » !

Des *tegulae* auraient été découvertes « à Péone même », sans plus de précisions, d'autres auraient été signalées « tout au long du chemin du col de Crous » (Compan, 1980, p. 195) qui est un chemin étroit, pentu, bordé d'à-pics sur un côté et d'éboulis sur l'autre. Georges Barbier évoque à son tour, de façon imprécise, la présence de fragments de *tegulae* sur le territoire de la commune : « dans le secteur de la Gombe » (Barbier, 1993, p. 4). Ces « découvertes » de *tegulae* n'ont malheureusement pas été confirmées par nos opérations de terrain, et restent même infirmées par certains habitants actuels des quartiers concernés ; aucune trace de ce mobilier n'a été retrouvée. Curieusement, les seuls endroits de la commune où des *tegulae* sont encore présentes, aux quartiers des Amignons et de la chapelle Saint-Sauveur (voir *infra*), ne sont jamais cités par les auteurs ou les historiens locaux.

Par ailleurs, seul un broyeur-percuteur « trouvé à Péone », sans autre précision laissée de la part de l'inventeur³, permettait d'y entrevoir une présence préhistorique (Salicis, 2003, p. 333).

Enfin, le fichier Patriarche de la DRAC d'Aix-en-Provence ne comportait que deux fiches relatives, l'une, à la mine de plomb du XIXe siècle au quartier Saint-Pierre, l'autre, au site de hauteur du Chastellan (Gazenbeek, 2003, p. 98) dont la datation et la fonction ne peuvent être assurées par la découverte d'« un tesson en céramique modelée ».

Ces quelques données, dont la plupart souffre d'un manque de précisions sur les époques, les localisations, les conditions des trouvailles, étaient les seules dont nous disposions pour Péone.

Les prospections effectuées en 2007⁴ (Salicis, 2008, p. 101-103) sur l'ensemble du territoire de la commune ont été accompagnées et complétées, de façon quasi systématique, d'informations orales recueillies auprès des habitants. Les renseignements obtenus ont permis, parfois, de préciser nos observations. Des trouvailles isolées notamment, mises à notre disposition, sont les seuls témoins connus de présences humaines au cours de la Protohistoire (voir *infra*). Ces prospections ont également permis la relecture de sites signalés antérieurement de façon ponctuelle par nos soins (Salicis, 2001).

Toutes les découvertes, structures et mobilier, ont fait l'objet d'un relevé au GPS.

2 Voir en fin d'article, en Annexe 1, l'intégralité de son texte où se mêlent affirmations romanesques et légendes.

3 Albert Clary (†), quartier La Para, Péone (06).

4 Opération DRAC PACA n° 8328.

CONTEXTE ENVIRONNEMENTAL

Péone est située à une centaine de kilomètres de Nice, dans la haute vallée du Cians (fig. 1), en bordure méridionale du Parc National du Mercantour (PNM) qui en occupe une petite enclave septentrionale.

La commune couvre une surface de 4 859 ha parcourue par deux vallons principaux, celui du torrent le Tuébi (fig. 2) avec ses deux affluents le Réal et la Lavanche, et celui de la rivière l'Aygue Blanche (l'Eau Blanche) au confluent desquels s'élève le vieux village (fig. 3, 4, 5, 6). Dans son ensemble, grâce à ses vallons (fig. 7), le réseau hydrographique de la commune, complété par des canaux d'irrigation, est plus que satisfaisant et de très nombreuses sources ou fontaines sont captées, aménagées et entretenues sur tout son territoire (fiches 89-95).

Les sols sont constitués de grès (fig. 8), relativement stables, mais également de cargneules et de marnes noires particulièrement sensibles aux éboulements et aux ravinements. Les effondrements du Réal avec ses cheminées de fées (fig. 9), à l'ouest, et de la Culasse (fig. 10), à l'est, sont de bons exemples de cette instabilité géologique.

Les lits des cours d'eau et les roches conservent de beaux spécimens de bivalves (fig. 11) ou d'ammonites (fig. 12) du Jurassique et du Crétacé (-203 à -65 millions d'années) de l'ère Secondaire (Mésozoïque). Les paysages de Péone ont été modelés notamment par d'anciens glaciers dont les actions de charriage sont encore visibles sous la forme de stries sur de nombreux blocs calcaires (fig. 13).

Les altitudes varient de 950 à 2650 m, soit une amplitude de 1 700 m le long desquels se développe une végétation à la fois méditerranéenne (épineux, chênes, pins) et alpine (sapins, mélèzes) (fig. 14). Le réseau des voies de communication est particulièrement dense avec de nombreux chemins et sentiers secondaires régulièrement entretenus, notamment par la société de chasse locale. L'économie variée de la commune, anciennement basée sur la culture des céréales (fig. 15, 16), l'apiculture, le chanvre et l'élevage jusqu'au milieu du siècle dernier, se tourne de plus en plus vers le tourisme.

SYNTHÈSE DE L'INVENTAIRE

Époques contemporaine et moderne

Plusieurs sites d'extraction ont été recensés et explorés : carrières de pierres, mine de plomb, gisement de gypse pour la fabrication du plâtre (fiches 63-70).

Les témoins militaires du second conflit mondial sont nombreux (pistes, postes d'observation, casemates, blockhaus, bâtiments) (fiches 198-220) notamment dans la partie septentrionale de la commune, y compris dans l'enclave du PNM.

Aucun des nombreux hameaux de la commune (fiches 21-46) n'a livré de vestiges antérieurs au XVIIe siècle, mais il est probable que certaines granges, plusieurs fois restaurées, aient une origine plus ancienne comme semblent l'attester quelques pans de murs encore visibles dans certaines constructions. Parmi les structures recensées dans ces hameaux, on signalera plus particulièrement un moulin à eau (ou à sang), un moulin à vent, des vestiges de moulins à foulon, quelques fours de cuisson, de nombreux fours à plâtre, des ruchers-placards, un pigeonnier-rucher (fiches 58-62, 71-78).

De nombreuses granges isolées (fiches 47-57), utilisées lors de la « remue » annuelle (exode saisonnier propre aux Péoniens) pour les mises en culture éloignées (fourrages, céréales, légumes), gravitent autour de ces hameaux. Plus haut, en altitudes intermédiaires comprises principalement entre 1600 et 1800 m, plusieurs bergeries, les « cabanes » (fiches 122-135), avec enclos attenants, annoncent les grands alpages.

À 1950 m d'altitude, une petite construction de plan quadrilatère, couverte de lauzes, est atypique pour cette zone de montagne où les toits sont en bardeaux de mélèze : la « borie » de la Roche des Mians (fiche 125) aurait été bâtie par un « berger provençal », Calixte Car, à son retour de Provence où la technique des toits en encorbellement est commune.

On ne compte plus, à Péone, le nombre de gravures (fiches 136-140), sur pierres et sur rochers, de dates, de noms, d'initiales, de maximes, d'appels, d'hommages, de regrets...

Un quattrino (fiche 221), petite monnaie en bronze de la fin du XVII^e siècle ou du tout début du XVIII^e siècle, frappée à Milan, a été trouvé au pied d'un rocher surmonté d'une croix, dans le vallon de l'Alp, en bordure du grand chemin « de Péone à Saint-Étienne-de-Tinée » passant par le col de Crous⁵. Témoin des échanges commerciaux avec l'Italie, il peut s'agir d'une perte de passage ou d'une offrande faite à l'occasion des déplacements des bergers ou des artisans locaux dont les couvertures et les draps étaient appréciés tant en Provence qu'au Piémont. Un demi-sou de Savoie de Charles Emmanuel II (1648-1675) (fiche 222) a été mis au jour sur le flanc oriental des aiguilles du village, sous l'oratoire Saint-Grat, à l'occasion des travaux réalisés en 2008 pour les *Sentiers du Patrimoine*⁶ de la commune.

Le patrimoine religieux est composé en majorité de nombreux oratoires (fiches 162-179) récemment restaurés par la commune ; certains, en domaine privé, sont en sursis ; plusieurs, signalés par Geneviève Vial-Mazel (Vial-Mazel, 1962), ont disparu, comme le bel oratoire dédié à Sainte-Anne (fig. 17) (fiche 244) au quartier du Villard. Quelques chapelles et les églises du village et de Valberg (fiches 153-161) forment un ensemble ne remontant pas au-delà du XVI^e siècle : la date 1550 est gravée sur le linteau d'une porte condamnée de l'église Saint-Vincent (ex Saint-Jacques et Saint-Arige), au village. Les croix, nombreuses fut un temps, sont abandonnées et disparaissent peu à peu (fiches 180-197)

Quelques fermes isolées (fiches 5-17), certaines avec enclos, la plupart perdues en forêt et en état de ruine avancé malgré des murs massifs en pierre sèche, semblent signaler une implantation agropastorale extérieure au village dès avant les XVI^e/XVII^e siècles.

Le village *intra muros* recèle de nombreux éléments en remploi (colonnes, bassins, linteaux, éléments décoratifs). Des soubassements en gros blocs et des pans de murs aux moellons calibrés pourraient, ici aussi, appartenir aux premiers édifices datés des XIV^e/XV^e siècles (fiches 1-3).

Époques médiévales

Les vestiges du « château » du XIII^e siècle, ou des constructions qui en auraient fait office, sont encore visibles mais leur état d'arasement, favorisé par le contexte géologique, est très important ; les murs en élévation ont été régulièrement emportés par la désagrégation et les effondrements des aiguilles dolomitiques ; seules subsistent les parties ancrées dans les sols et entre les blocs rocheux émergents encore en place, ainsi qu'une citerne peut-être plus tardive. Le plateau méridional du quartier du Plan, situé au nord-ouest, cote 1309, en aurait été le cimetière aujourd'hui disparu : plusieurs ossements y auraient été exhumés (fiche 226).

Nous avons trouvé au pied méridional des aiguilles du « château », dans les remblais effondrés d'un mur de terrasse longeant l'habitation troglodytique de la Thébaïde (fiche 19), un fond de poterie en céramique modelée. Quelques tessons en céramique de même nature ont été mis au jour, également à l'occasion des travaux réalisés en 2008 pour les *Sentiers du Patrimoine*, sur le flanc septentrional de ces mêmes aiguilles. À eux seuls, ces quelques tessons sans décor ne permettent pas d'affirmer une occupation du site de hauteur à une époque antérieure au Moyen Âge.

De nombreux fragments de *tegulae* rouge foncé et d'*imbrices* sont répartis sur un seul

5 Monnaie conservée par son inventeur, Monsieur Lionel Bernard à Saint-Étienne-de-Tinée, que nous remercions.

6 Les *Sentiers du Patrimoine du village de Péone* ont été inaugurés par Monsieur Charles Ange Ginésy, Député-Maire de la commune, le 9 août 2008.

secteur de la commune allant du quartier des Amignons au hameau de Charvin (fiche 224). Dans ce dernier, outre leur présence dans les pierriers, un fragment de *tegula* est utilisé en remploi dans un pan de mur en ruine. Trois sites, dont un grand complexe pastoral, la doline de Chabaud (fiche 106), en sont ainsi pourvus. Tous ces vestiges sont à rapprocher de ceux, de même nature, trouvés sur la butte (fiche 223), sorte de grand pierrier, située à l'arrière de la chapelle Saint-Sauveur des Amignons. D'autres fragments de *tegulae* auraient été mis au jour, au sud-est, dans un lopin de terre cultivé juste en face de la chapelle (fiche 229).

La nature et le contexte de ces découvertes, uniquement des tuiles sans autre céramique, ne nous autorisent pas à rattacher de façon certaine ce mobilier à une occupation pouvant remonter jusqu'à l'Antiquité. En effet, ce type de tuile a été fabriqué et utilisé jusqu'à une époque tardive (VIIIe/IXe siècle au moins) et les fragments observés peuvent tout aussi bien appartenir à un édifice religieux ou défensif immédiatement antérieur à la chapelle actuelle, peut-être voisin, et dater au mieux du haut Moyen Âge, cela sans plus de précision possible en l'état actuel des investigations. En l'absence de tout aménagement plus ancien attesté de l'Antiquité ou de l'Antiquité tardive dans les environs immédiats, ou même dans la commune, et malgré les stigmates d'une taille ancienne du rocher émergent dans l'angle extérieur avant gauche (sud-est) de la chapelle⁷, l'hypothèse de l'existence antérieure d'un édifice appartenant à une période antique, auquel aurait succédé d'autres constructions, est hasardeuse.

Époques antiques

Malgré la présence de nombreux sites naturels (les Corbières, Valleiroune, les Nanis Nord, le Pral Sud, le Cougne, Picougul, Plan Vial) (fiches 14, 38, 144-147, 211) aux fortes potentialités géomorphologiques (pitons, bords de plateau, éperons) et environnementales (visibilité, accès, source) favorables à une installation humaine sécurisée, aucun n'est en mesure de montrer, par la coexistence de structures et de mobilier, une occupation pouvant appartenir à une période comprise entre la Protohistoire et une époque préféodale ; au mieux, quelques murs, pas uniquement de terrasses, restent les seuls témoins d'une activité, agropastorale en grande partie, non datable.

En revanche, nous avons pu récolter, sur et en bordure de plusieurs chemins, dont les grands axes de circulation de direction nord-sud passant par le col de Crous et par le col de Crousette (fiches 84-88), quelques clous de semelles à dessous-de-tête décoré (croix délimitant quatre cantons chacun pourvu d'un globule), d'autres, à dessous-de-tête lisse ou avec grènetis, ainsi que de rares fragments de céramiques modelées. L'hypothèse d'une simple circulation antique empruntant ces deux cols, basée sur ce mobilier, semble ici plus forte et pourrait être élargie, à la fois, à l'Antiquité précoce et au haut Moyen Âge.

Époques préromaines

On peut s'interroger sur la réalité d'une occupation pérenne sur le piton du Chastellan (fiche 141) qui pose déjà le double problème de sa fonction et de sa datation. Muni d'un petit plateau sommital rocheux sans structure, et, à son pied, d'une enceinte symbolique incertaine constituée des éboulements de ses flancs et de quelques blocs semblant vaguement agencés, il pourrait appartenir à la famille des lieux cultuels préromains du deuxième âge du Fer (Salicis, 2007). Dans cette hypothèse, il ne serait, lui aussi, qu'un lieu de passage réservé au(x) culte(s) et/ou aux divinités, situé sur l'axe ouest-est et/ou sur ceux des grands cols septentrionaux. L'occupation saisonnière du « Quartier » (ancien nom de Valberg) pourrait se placer alors dans une pure tradition remontant à cette époque protohistorique. Outre les quelques débris de

⁷ Information communiquée par J.-C. Poteur.

céramiques modelées signalés et ceux récoltés, nous y avons trouvé deux fragments de roches exogènes ayant peut-être appartenu à des outils de broyage.

Un habitant nous a signalé et nous a permis de photographier le mobilier issu de ses ramassages⁸, à l'occasion des labours annuels, au quartier du Serre des Amignons (fiche 4) situé au pied occidental du Chastellan. Cet ensemble comporte de nombreux éléments métalliques dont des scories (bronze, plomb, fer), des morceaux de grelots « de l'époque des *oppida* » (-IIe/-Ier siècles : Drda et Rybova, 1995, p. 189), un petit disque troué en plomb, une pointe de couteau en bronze avec nervure, deux fragments de bracelets en bronze, l'un, une armille sans décor, l'autre, plus massif, à section triangulaire et à décors géométriques qui ne sont pas sans rappeler ceux de certains objets de l'âge du Bronze final trouvés dans les Alpes-Maritimes, à Ascros (Vindry, 1962) ou à Clans (Garcia, 2003). Quelques ratés de coulée en bronze, alliés aux scories découvertes, laissent supposer l'existence *in situ* d'une petite forge rurale. À l'issue d'une longue période d'occupation, le site pourrait être mis en relation avec celui de la chapelle Saint-Sauveur (voir *supra*). Ainsi, du Chastellan qui culmine à l'est, à 1856 m, au hameau de Charvin, situé à l'ouest et à 1404 m d'altitude, c'est toute la crête septentrionale du quartier des Amignons, crête bordée au nord par le quartier et le vallon d'Aginoun, qui semble avoir été occupée dès la période du Bronze final.

Au sommet de l'Aire Dorette, sur un large plateau bordé à l'est par un vieux chemin reliant les deux vallons du Tuébi et de l'Aygue Blanche, deux amas tumulaires (fiches 232-233), dont l'un d'un diamètre d'environ 15 m, font penser à des tumulus ; un seul fragment de céramique non tournée a été trouvé sur ce site dont la nature funéraire doit être confirmée malgré la découverte de ce tesson.

Époques préhistoriques

Les hautes crêtes herbeuses et boisées de la commune, aux accès multiples, tout comme l'enclave septentrionale du PNM essentiellement vouée à l'élevage du mouton (le « Mourre Rous » ou le « Rouge de Péone ») relayent depuis longtemps les pâturages des terrains et des flancs inférieurs. De très nombreux enclos d'altitude (fiches 99-113), simples ou multiples, certains avec abris aménagés, situés entre 1920 et 2110 m d'altitude, montrent une activité pastorale des plus développées qui se poursuit sur les communes de Guillaumes et de Beuil.

En marge d'un de ces ensembles structurés, sur un petit mamelon et au sein d'une zone charbonneuse bouleversée, une concentration de galets de quartz, extraits de leur environnement géologique gréseux local (grès d'Annot : Tertiaire, Oligocène) et dont plusieurs montrent des traces nettes de percussions, fait penser à une petite station, peut-être du Néolithique final/Bronze ancien⁹.

Cette hypothèse pourrait trouver un écho intéressant avec les découvertes, l'une au pied méridional de cette même crête de Rougnous, plus précisément à l'est immédiat du col de Ségilière (Guillaumes), d'un fragment d'outil poli en pierre verte (fiche 98), l'autre au pied oriental toujours de la crête de Rougnous, d'une petite hache polie (fiche 228). C'est aussi d'un de ces sites réservés au pastoralisme de hauteur que pourrait être issu le broyeur-percuteur signalé (fiche 227) (voir *supra*).

Hormis quelques anfractuosités aménagées il y a quelques décennies (fiches 148-152), aucune grotte, aucun abri naturel ayant pu ou pouvant être habité par l'homme n'a été trouvé à Péone. La géologie du territoire communal explique sans doute ce constat.

⁸ Mobilier conservé par son inventeur, Monsieur Patrick Poujardieu, que nous remercions.

⁹ Datations mises en évidence sur plusieurs sites d'alpage des Alpes du Sud : Lauzanier Sud I (Larche, vallée de l'Ubaye, Parc National du Mercantour) (Garcia, Mocchi, Walsch, 2006, p. 42-44) ; Serre de l'Homme (L'Argentière-la-Bessée, Parc National des Écrins) : « La découverte [et les fouilles] de ces aménagements préhistoriques et protohistoriques [...] confirme[nt] la fréquentation, identifiée jusqu'à présent par du mobilier lithique, de la haute montagne dans les Alpes du Sud à la fin du Néolithique et une pérennité dans le choix des implantations humaines au cours du Bronze ancien. » (Mocchi, Walsch, 2006, p. 66-67) ; (Walsch, Mocchi, Dumas, 2009, p. 35-38 ; 2010, p. 40-41).

ESSAI D'INTERPRÉTATION DES DONNÉES

En conclusion, la prospection systématique de cet espace alpin confirme l'extrême rareté des éléments qui nous permettraient de mieux connaître les communautés humaines qui empruntaient, utilisaient et/ou occupaient son territoire avant le XIII^e siècle. Les quelques vestiges observés ou recueillis attestent néanmoins, certes sans solutions de continuité évidentes, et si ce n'est d'installations pérennes, d'une utilisation de ses terres et de présences bien réelles (bergers, artisans, troupes, commerçants), saisonnières ou ponctuelles, depuis l'époque néolithique.

Pour l'époque antique, selon un axe nord-sud et en l'absence de structures d'installations observées, il nous semble en effet raisonnable de considérer le territoire de Péone comme un simple lieu de transfert, éventuellement un point d'étape intermédiaire, entre, au sud, la *mansio* (gîte, relais) du col de Roua (commune de La Croix-sur-Roudoule), et, au nord, le Chastellaras des Nabines (commune de Saint-Étienne-de-Tinée), autre point d'étape envisageable. Au pied oriental de ce dernier site, passe le GR 5 qui permet également des liaisons vers l'ouest et vers l'est grâce à de nombreux chemins auxiliaires. On signalera à ce propos, les découvertes de deux monnaies romaines du début du IV^e siècle au hameau de Roya (Saint-Étienne-de-Tinée) (Salicis, 2004, p. 197), hameau qui se trouve sur le tracé de ce GR 5.

De la même façon, pour un itinéraire perpendiculaire à ce premier axe nord-sud, malgré un réseau de communication bien développé, comprenant notamment le tracé de direction ouest-est du GR 52A, Péone, ici aussi, ne semble que se trouver sur l'axe reliant les deux vallées du Var, à l'ouest, et du Cians, à l'est, où se sont développés les deux pôles importants que sont les actuelles communes de Guillaumes et de Beuil qui l'enserrent, secteurs dont les atouts naturels évidents (forêts, bois, vertes vallées, larges plateaux, grands terroirs, cours d'eau, accès directs aux vallées) étaient sans nul doute beaucoup plus attractifs.

Cette hypothèse, pour le territoire de la commune de Péone, d'un simple carrefour, d'un lieu de passage obligé, et/ou d'un lieu d'occupations agropastorales saisonnières avec ou sans installations « lourdes », découle des rigueurs combinées du climat et des sols précaires, ainsi que de l'escarpement de ses montagnes. Néanmoins, l'utilisation de son sol, notamment dans le cadre de l'élevage depuis la fin du Néolithique, les relations de voisinage qui en ont obligatoirement découlé, ont amené et développé la socialisation de ces montagnes longtemps considérées comme des lieux inhabitables et inhabités.

On observera, enfin, que ce territoire à la géologie ingrate, très souvent remanié, pour ne pas dire dévasté, par la nature elle-même, l'est également par l'homme de façon certaine (cultures, extractions) depuis plus de huit siècles. Ces actions, rudes et répétées, ont pu favoriser, dans une hypothèse d'occupations et d'installations autres qu'en matériaux périssables, une disparition plus rapide et plus radicale qu'ailleurs, au moins en surface, des constructions et des vestiges matériels d'une longue période qui reste encore mal connue et qui le restera tant que des opérations de fouilles ne seront pas entreprises.